Zeitschrift: Revue économique et sociale : bulletin de la Société d'Etudes Economiques et Sociales

Herausgeber: Société d'Etudes Economiques et Sociales

Band: 70 (2012)

Heft: 3

Artikel: Paradoxes de l'interculturel

Autor: Barus-Michel, Jacqueline

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-390905

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 06.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

PARADOXES DE L'INTERCULTUREL

JACQUELINE BARUS-MICHEL
Laboratoire de Changement Social, Université Paris 7
j.barus@orange.fr

La culture est un des différents étais de l'identité tant collective ou individuelle; elle manifeste l'autre comme un étranger, figure de l'autre qui en recouvre les mêmes ambivalences. Petite ou grande différence excitent les paradoxes du désir, aimer et haïr, désirer et détruire, les uns travestissant les autres. Ces contradictions se déclinent en de multiples variantes selon le statut et la proximité de celui qui appartient à une autre culture, mais le prétexte demeure de marquer la différence. L'hypermodernité tout en multipliant les modes de communication et d'information interpose la culture pour condenser les peurs et les rejets. Le touriste se délecte d'exotisme quand l'immigré excite peur et rejet. On acceptait la main d'œuvre non la langue ni la religion. Aujourd'hui l'immigré est accusé de prendre la place, il incarne la face parasite de l'autre. Pourtant, le travail, l'entreprise peuvent faire office de médiation: la collaboration et la parole à condition de leur donner des espaces et des temps, favorisent l'intérêt et la compréhension de l'autre, atténuent les effets paradoxaux de la différence.

Mots-clés: identité, autre, différence, ambivalence, immigré, travail, médiation.

Comme la vie ne se pose que dans le rapport à la mort, le paradoxe est dans la nature de toutes choses relevant de la réalité, ou, comme on préfère, de la nature. On pourrait dire que l'imaginaire et le symbolique, à travers les œuvres (arts, inventions, récits et rêves) s'emploient soit à exploiter le paradoxe, soit à le réduire ou même à le dénier. Comme l'addition des contraires, il est justement la source de toute énergie, celles de la nature, celles que les humains déploient pour s'imposer et dompter cette nature.
Les humains combattent ainsi ce qui coexiste avec eux et les contredit, fût-ce en apparence. Toute différence est une source d'anxiété qu'ils s'emploient à réduire par violence ou par instrumentalisation. Ainsi se structurent les relations et s'édifient les sociétés. Tolérance et alliances sont des efforts d'atténuation des paradoxes masqués alors par une paix temporaire, façon de régulariser l'énergie.
Dans cette perspective la culture ne pose pas d'autres problèmes que la nature, mais ce qui est universel dans la nature ne l'est plus dans la culture, créations ou héritages, symboliques, divers nés de l'imaginaire. A travers cette pluralité, les cultures se contredisent les unes les autres mettant face à ce nouveau paradoxe que le même est autre. Ce qui définit l'humain le divise.
Nos sociétés modernes de mouvance (communications, déplacements, échanges économiques...) mettent à l'ordre du jour l'interculturel. Si la nécessité économique s'en fait sentir

multipliant les rencontres et les échanges, l'ambivalence suscitée n'en reste pas moins grande entraînant parfois des gênes, des préjugés ou des rejets.
Le partage est la chose du monde la plus difficile à supporter. Pourtant, la vie même, affrontement ou conciliation, naît de la contradiction.
Pour pouvoir gérer les contradictions, reconnaître l'énergie dont elles sont source, il faut en connaître les enjeux, ce qui est mis en question chez des individus qui les vivent, parfois à leur insu, sans qu'ils mettent des mots dessus, et ce, dans les relations comme dans les collectifs.
C'est ce que ce texte propose en examinant plus particulièrement ce que l'un (sujet) est à l'autre en termes de représentations, comment cela s'inscrit dans une culture (société), quels en sont les avatars, enfin dans les situations concrètes traitées par les collectifs.

CULTURE ET REPRÉSENTATION

De quoi s'agit-il quand nous parlons de culture?
L'identité se construit à l'intérieur d'une culture, d'un cadre en général délimité par un territoire, une langue, une religion, une histoire eux mêmes illustrés et développés à travers les formes de l'art, la littérature, les valeurs de référence, les croyances, les savoirs, les mœurs, les habitus...
C'est la culture qui fournit des représentations du monde, de soi, des autres, qui filtrent toutes les perceptions: on ne voit jamais une réalité en soi mais toujours travaillée, modelée (la nature elle-même) pour apparaître conforme à ces représentations, aux idéaux et traditions culturels. On pourrait dire que la pensée et le désir, à travers la culture, tentent de mettre la réalité à notre mesure.
Les représentations, sont l'extraordinaire transformation de la perception en images stockées, associées, combinées pour faire l'intelligence, le sens, l'identité, l'imagination, jouer avec la réalité, en fabriquer des nouvelles. Parfois, cela fait peur car l'invention c'est aussi le risque du délire, l'artiste ou le savant génial et fou.
Paradoxalement, l'art qui est représentation cherche obstinément à trouver le réel ce qui est au delà de la réalité qui rendrait compte d'une vérité de quelque chose au-delà. Sous couvert du beau, du vrai, de l'autrement, du jamais vu: voir «ce que l'homme a cru voir», le mystère sacré que la représentation artistique recouvre et dévoile comme rituellement, alors que la science s'efforce d'arracher les couches d'illusion.

AVATARS ET FONCTIONS DE LA CULTURE

La culture est conservée dans les musées, dans les bibliothèques, rappelée dans les discours, enseignée dans les écoles, dépôt sacré de la mémoire pour la transmission, patrimoine pour la filiation, terreau pour l'évolution.
A moins de défaites de nations ou de chutes de civilisation qui représentent une catastrophe identitaire en plus d'être matérielle et physique, la culture nourrit une unité collective, lui fournit des systèmes de sens à partir de quoi les individus se construisent et se singularisent comme sujets assemblant les éléments de leur propre histoire (passé, présent, futur).
Certes, une culture connaît des transformations au cours de l'histoire sous l'influence des événements ou d'accidents, de personnalités charismatiques qui ont imposé leurs propres représentations; ou encore ce sont les systèmes de représentations qui sont bousculés par des

avancées de la science qui prétendent décaper la réalité en dissolvant des représentations. Certes, l'unité connaît des divisions, des conflits, des tournants, des abandons et des renouveaux, mais une mémoire se conserve qui tient lieu de racine.
L'identité des collectifs comme des individus s'ancre et s'exprime dans une culture.

LES REPRÉSENTANTS D'UNE AUTRE CULTURE

Une autre culture c'est une autre façon de voir et d'être, une autre identité, un autre monde de représentations, donc un autre monde. Y être confronté soudainement ou se la voir imposer est de l'ordre du traumatisme parfois de la découverte (Lévi-Strauss, 1955). Les identités individuelles et collectives sont ébranlées. Sur le mode du fantasme, cette rencontre peut être vécue comme une mort psychique ou un viol. L'édifice de représentations qui garantissait la stabilité du cadre moral et physique s'effondre, l'angoisse submerge. La porte est ouverte à un imaginaire paranoïaque et mortifère, aux dépressions, régressions et, par défaut de symbolisation, à la violence (passages à l'acte, somatisations hystériques). Les structures les plus solides s'organisent en résistance, rameutent les représentations identitaires. La violence trouve ses justifications.
Cette rencontre peut être celle d'une société, représentative ou non d'une civilisation, qui agresse les bases culturelles sur lequel est construite l'unité, territoire, croyances, modes de vie et, à leur suite, les systèmes de représentations et valeurs de référence. La rencontre peut se faire avec un groupe, des individus tenant d'une autre culture qui apparaissent alors déviants, dangereux et finissent par être poussés à confirmer ces représentations négatives. Communautés ou minorités sont vécues comme dangereuses, dans un repli ressenti comme peut-être défensif mais sûrement agressif.
L'étranger jouissant d'un statut supérieur par son savoir, sa fortune, ses hauts faits, est considéré, recherché même, mais reste lointain, n'inspire pas des sentiments profonds à moins d'apporter un message idéal d'amour comme le Pape qui fait office de don et non de prédation. Par contre les monstres de l'histoire, dictateurs sanglants, soulèvent l'horreur et provoquent une solidarité de cœur avec les victimes. L'horreur rapproche les étrangers: l'intensité de leur souffrance peut favoriser l'identification permettant de se retrouve avec eux à un étage humain (la Shoa a affaibli l'antisémitisme). Ces sentiments restent ambivalents, chez les individus eux-mêmes et entre catégories (le négationnisme permet à certains de persister dans l'antisémitisme).

L'AUTRE ET L'AUTREMENT

Les représentations de l'autre, comme à la fois même et différent, mettant en question ce que je crois être par essence, éveillent la peur et la haine; elles mettent en question ma réalité, la réalité, la vérité, ma façon de voir, la seule qui soit habituelle, héritée, admise, sécurisée. «Peut-on être autrement que je suis, que sont les miens? Y aurait-il une autre vérité?», selon Levinas (1961) «Autrement qu'être, et non être autrement?» L'étranger provoque la perte du sens. Et le sens dont on vit ce sont les systèmes auxquels on est habitué et que l'on a adoptés (Ricœur, 1990).
Admettre une autre culture, les autres modes de représentations, c'est accepter de voir autrement, c'est reconnaître qu'une façon de voir est relative et que les représentations, y compris les miennes, ne sont pas la réalité.

En temps de paix, il est possible de rencontrer la culture des autres, les formes d'art étrangères plutôt que les vivants, encore faut-il, pour atténuer le choc de l'altérité, éducation, initiation, présentation, garde-fous. La rencontre est aménagée à travers expositions, musées, spectacles, tourisme, voyages... organisés.
Les ethnologues vont séjourner auprès de tribus lointaines pour s'imprégner de leur culture (Lévi-Strauss, 1955); ils ne rapportent pas que des objets et des photos, ils ont partagé un mode de vie relativisant le leur. Autrefois ils observaient avec étonnement et ramenaient des «sauvages» comme des objets.
Bien sûr des avant-gardistes, des jeunes, des révoltés de leur propre culture, des créatifs ou esprits ouverts, avides d'autre chose, de nouveauté, d'originalité vont au devant de l'étrange étranger, le recherchent, le collectionnent, s'en inspirent comme il en fut de «l'art nègre» au début du XXème, comme il en est d'une érudition universaliste.
Freud (1919), parle d'une «inquiétante étrangeté» qui reflète celle de l'inconscient.
L'étranger qui bouscule les normes, est accueilli aux marges, par les jeunes, les affranchis, les intellectuels, là où l'on flirte avec le scandale, quand l'identité se cherche dans l'originalité. Art gothique, rap, hip hop, après jazz, techno, musique dodécaphonique. Ce sont ceux qui sont le plus en recherche d'identité qui abolissent la distance, participent du mouvement, accueillent la différence qui suscite un élan nouveau (mouvement, courant, école).
Il y a toujours eu des batailles d'anciens et de modernes. L'étrange(r) peut paraître curieux (Montesquieu, 1721) puis attrayant, un risque, un vertige qui fait sortir de soi, permet de changer de peau, favorise une jouissance, la fusion avec l'autre... on frôle la nouveauté par et pour le frisson, on se laisse choquer, puis séduire, on s'habitue... ou on s'y jette par provocation, pour rompre avec un milieu trop conforme aux normes, pour se découvrir à neuf, original et réinventer le monde.
La culture finit par absorber l'étrange, dans un processus de distinction (snobisme, élitisme) autant que de familiarisation (Bourdieu, 1979). La société le digère et lui fait une place à part (l'Art nègre passe au musée Branly), celle du spectacle qui, tout en faisant voir et goûter, marque la distance en séparant un public de la scène.
Il y a des cultures qui restent simplement exotiques parce qu'assez lointaines pour n'en risquer rien, elles sont exploitées et non prédatrices (Compagnie des Indes, chinoiseries du XVIII° et XIX°, estampes japonaises... en leur temps), mais la culture chinoise est devenue aujourd'hui un marché invasif et suscite un réflexe de protection soupçonneux plutôt que de l'attrait.
L'heure est au rapatriement et à la réappropriation des objets d'art anciens, fleurons de la culture et donc éléments sacrés; ce sont les garants de l'identité, les racines de la culture (objets du Palais de Pékin, Egyptiens, Néfertiti, frises du Parthénon).

AMBIVALENCE ENTRE CHEZ LUI ET CHEZ NOUS

Le représentant d'une autre culture est une intrusion du non sens dont il faut se défendre par le mépris, l'exclusion voire l'extermination. A moins d'être rassuré, de l'apprivoiser, de n'en prélever que le meilleur et sans danger: en visite, dans une exposition, immobilisé, satisfaisant la curiosité ou le scandale sans risque, ce besoin d'exotisme, qui rend l'étrange excitant. (Dans le film de Ribes *Musée haut, musée bas*, le petit nègre caché dans les caisses d'objets fait irruption, il affole: les masques, oui, le vivant, non). L'étranger immobilisé comme objet

de regard devient même drôle et excitant (la Vénus hottentote). C'est l'excitation d'être déstabilisé, du vertige, comme au manège, tout en étant bien attaché, assuré contre la chute. Le principe, de l'exposition du spectacle, de rester en dehors de la scène: regarder, ne pas toucher, ne pas se mêler. La sympathie reste «contre-nature» (Lévinas, 1961). Pour comprendre un peu mieux, il y a les critiques et les conférences.

L'ouverture de l'esprit est difficile, sans parler de celle des corps. Mais le regard familiarise, on peut passer peu à peu de l'art à l'objet, au pays, puis aux individus parfois aux mœurs. On devient visiteur actif, touriste.

Le touriste étranger assuré de retourner à sa culture reste extérieur, son statut de touriste le met sur un pied de presqu'égalité avec l'autochtone telle qu'il peut aller jusqu'à en faire un ami; il partage alors avec un sentiment d'enrichissement des pratiques culturelles.

L'étranger qui vient n'est pas celui que l'on va voir.

Pour ce qui est de l'étranger qui, sans statut, arrive, s'introduit, et prétend vivre là, il ne s'agit plus de tourisme, mais d'immigration. De l'intérêt amusé qui pouvait aller jusqu'à la rencontre amicale, on passe à la peur, à l'insécurité, à l'exclusion. La familiarisation (accueil dans la famille) est bien moins évidente quand ce ne sont plus des objets mais des étrangers vivants qui viennent dans le pays; alors, c'est à eux de se fondre, de se faire invisibles.

L'immigré sorti de sa culture, mais la traînant avec lui, a toujours quelque chose de clandestin, il fait passer sa culture en fraude, comme une arme sous le manteau; s'il en a, ses papiers ne sont qu'une autorisation; son identité, même s'il est naturalisé, est toujours entachée de bâtardise, c'est un prédateur en puissance.

Il faut reconnaître aussi l'ambivalence de l'étranger immigrant: le pays, la culture où il aborde ont pour lui un attrait aux limites de la nécessité: liberté, travail, et pour les plus éduqués, culture. Coexiste avec cette attente un sentiment de rupture, de trahison, d'abandon du pays dont ils sont issus, de leurs appartenances, que ce soit un choix, une contrainte ou une nécessité. Tout exil reste une déchirure, une blessure mal cicatrisée. Dans les tréfonds de l'immigré le plus «adapté», remuent toujours les fantômes de sa culture. Et se pose alors le problème de concilier deux cultures, celle de ses racines (passé), celle de son projet (idéal?), même partiellement; le plus pressant étant la langue et les manières d'être, les codes sociaux et, dans une culture, tous les éléments tiennent les uns aux autres.

Des deux côtés l'ambivalence est forte entraînant du refoulement ou obligeant à un travail sur soi constant. L'équilibre obtenu est toujours instable, rarement définitivement acquis.

ACTUALITÉ DE L'INTERCULTUREL

L'hypermodernité (Aubert, 2004), communications et informations multipliées, a favorisé un brassage culturel, les voyages et une familiarisation et la sensibilisation aux cultures les plus éloignées dans le temps et l'espace. Le colonialisme, les conquêtes, les infériorisations et exploitations ont été combattues et sont mal considérées au nom des droits de l'homme, de la reconnaissance de la diversité. Vernis «culturel» et valeurs «universelles» qui cachent mal la pente de la discrimination, du mépris, de la haine, de la peur qui prônent la sécurité pour mieux traquer l'étranger. Celui-ci sensible au mépris, envieux et persécuté, en remet dans la provocation et se conforme souvent aux pires stéréotypes. Le semblable, le frère sont des abstractions éthiques, l'étranger reste un danger pour l'inconscient, habillé de fantasmes persécuteurs qui sont tenus pour vérifiés par des faits divers.

L'idée de multiculturalisme augmente la peur, les fantasmes de contamination, de perte d'identité et engendre des crispations idéologiques (propres aux thématiques de l'extrême droite) qui à leur tour se défoulent en violences. De leur côté les immigrants s'ils sont nombreux, se réfugient dans des communautés qui tournent au ghetto et qui sont autant de barrières à l'intégration et motifs de suspicion pour les «nationaux».

Le processus tourne au cercle vicieux. A la peur entretenue par les fantasmes répondent frustration et marginalisation (Freud, 1929) qui suscitent méfiance et agressivité pouvant dégénérer en inadaptation voire délinquance. Le processus est difficile à conjurer. Il est, il sera, amplifié par les crises économiques, politiques, démographiques, écologiques. Les cultures des uns et des autres prennent la forme de rivalités, les difficultés de vie les amplifient jusqu'à la violence, parfois explosive, souvent jusqu'au refus de communiquer.

L'ÉTRANGE ÉTRANGER DANS L'ENTREPRISE

Comment passer outre à ces refus de l'autre, comment s'ouvrir à d'autres cultures, non seulement pour admirer des objets mais accueillir l'autre, celui d'une autre culture qui parle une autre langue? Comment arriver à partager des valeurs, comprendre des intentions, découvrir ce que les différences cachent d'universel et pas seulement les utiliser dans un registre publicitaire, comique ou exotique?

Les différences se multiplient et se croisent. Une culture se décline en sous-cultures selon les catégories de population qui y servent de critère d'identification: sexe, âge, classe, niveau d'études, profession. Il y a aussi des cultures qui cimentent l'unité de groupes familiaux, ou bien d'origine régionale ou locale, de partis politiques, de croyances... sur certains membres elles peuvent avoir beaucoup d'emprise et rendre ceux-ci d'autant plus fermées à d'autres cultures.

L'entreprise s'efforce de tisser une culture d'entreprise, on y retrouve un ensemble de représentations (histoire, fondateurs, valeurs, modes de communication, d'autorité, de pratiques) qui forgent un langage et une identité communes, ayant pour fonction de solidariser les acteurs aux objectifs de l'entreprise. Mais l'entreprise a du mal à ne pas recruter des «pareils» selon les normes et les modèles d'une culture standard. A côté de l'étranger d'origine, l'intégration de celui qui représente une autre forme de l'étrangeté, le «pas comme tout le monde», handicapé, l'obèse et même la femme, est difficile.

S'il faut des quotas pour assurer leur place dans la société, n'est ce pas que *les femmes* sont l'objet d'une infériorisation culturelle qui en fait de quasi étrangères issues du «continent noir», dans une culture masculine?

Il faut donc recourir aux quotas, aux lois appuyés sur des arguments moraux humanistes (les droits universels de l'homme, 1948), parfois économiques (manque de main d'œuvre ou de qualifiés).

L'étranger d'origine porte spécifiquement les stigmates d'une autre culture. L'expatrié comme l'impatrié garde des accroches mentales et matérielles, des manières, il tend à constituer une communauté de repli. L'entreprise offre alors le tremplin du travail, de la coopération; la culture d'entreprise est une porte d'entrée pour s'initier à la culture du pays, elle agit comme un tiers médiateur d'autant plus que les relations de travail se prolongeront dans l'entreprise par des moments d'échanges qui peuvent se prolonger en dehors de celle-ci, organisés ou spontanés. Le milieu professionnel peut devenir aussi important que l'abri de la vie privée et familiale.

Encore faut-il que l'entreprise aussi marque son intérêt pour les autres cultures, tienne ses différences pour une diversité et non un manque, un apport possible, qu'elle soit elle aussi en demande.
Le handicapé est un même, mais infériorisé par une anomalie, il est marqué d'un signe négatif, qui renvoie à un fantasme de monstruosité, il représente ce dont on ne voudrait pas souffrir, ce qu'on ne voudrait pas avoir. Cet avoir en trop ou en moins semble contaminer l'être jusqu'au non-être. Il provoque de l'angoisse et un rejet réflexe contre lequel les intériorisations surmoïques de la culture (éthique, critique) apprennent à lutter. Si la loi impose des quotas c'est que le réflexe demeure quels qu'en soient les prétextes.
Le handicap touche une angoisse intime, celle de sa propre monstruosité inconsciente, d'un châtiment possible. Dans nos sociétés, deux cultures simultanées s'affrontent: celle de représentations archaïques du monstrueux liées au péché et au démon, qu'on retrouve dans les tableaux de Bosch, de Goya, qui restent vivantes dans les fantasmes, et celle de valeurs altruistes qu'une culture éclairée promeut à travers la pensée critique, le droit et la morale. Ces deux cultures restent entrelacées dans leurs contradictions, permanence d'un paradoxe où fermentent les misères et les revendications, aigreurs et exceptions.

L'EMPATHIE

Le paradoxe est mouvant, il a la vertu de se retourner en de nouvelles formes paradoxales. L'empathie peut remplacer l'apitoiement ou le mépris, la compréhension se faire amitié jusqu'à ce que la faiblesse puis la différence soient dépassées rendant possible la rencontre avec une personne semblable et singulière («On ne voit même plus qu'il est bossu...»), apte à la coopération.
Le film Les Intouchables (2011) faisant d'un aristocrate fortuné mais handicapé le frère d'un noir aux antipodes de sa position réveille chez les spectateurs une empathie que manifestent des animaux indemnes de toute capacité de sublimation culturelle. Au delà des différences qui l'affectent, il peut y avoir un processus d'identification solidaire des vivants qui se retrouvent semblables dans la confrontation avec la réalité de la souffrance et de la mort. L'être humain est capable de retrouver cette empathie «naturelle» dans une spontanéité émotionnelle qui plus que les efforts les efforts de la sublimation dépasse parfois les craintes et les défenses.
De façon plus générale, la culture n'est pas que les arts et les lettres, le savoir et la connaissance (la langue, l'histoire, la religion), le goût de ou pour... Ce sont les mœurs faites de valeurs qui conditionnent les rites les façons de faire, avec soi même, les autres (sexe, âge, classe), avec les animaux, les choses, la nature. La possibilité de passer d'une culture à l'autre va avec celle de comprendre, de sentir, au delà de savoir et d'apprendre ou d'imiter. C'est une question d'empathie, de fraternité et de solidarité: éprouver avec, entendre l'autre, mettre de la parole entre, vivre un autre espace d'identification comme on épouse un rôle au lieu de le jouer ou pire de le réciter.

DE LA PEUR À LA TOLÉRANCE

Le mélange ou la superposition des cultures s'est faite dans l'histoire sous le signe des guerres, invasions et conquêtes, des colonisations, des propagations intensives d'une foi religieuse ou d'une idéologie (christianisme, communisme). Elles sont inscrites dans l'inconscient collectif (on devrait dire politique, celui des massacres perpétrés et déniés) comme agression destruc-

trice. Tout représentant d'une autre culture réveille cet inconscient collectif qui s'appuie chez l'individu sur le besoin réflexe de garder cohérence et cohésion, sens et identité (sujet du langage). Seule l'intériorisation de valeurs cultuelles d'ouverture et de générosité qui prolonge les mouvements d'empathie peut lutter contre le rejet réflexe.
Les cultures qui prônent des valeurs de tolérance s'appuient sur les philosophies de penseurs reconnus (Les Lumières, humanisme...), sur des religions de l'amour (christianisme), sur des législations inscrites dans le Droit universel (Droits de l'Homme, non discrimination), apprennent à respecter, accueillir l'autre étranger et jusqu'à recevoir comme un gain (+) ce qui est de lui différent.
Les solutions idéales reposent d'abord sur l'*éducation*: transmettre les valeurs d'ouverture à la différence, souligner les valeurs d'universalité, de tolérance à l'autre, le critère de l'interdit étant la souffrance infligée. Il faut sans doute *trier* dans la culture à l'aune de ces valeurs y distinguer l'histoire des idéaux, souligner la relativité des options, des usages. Il y faut une information dès l'école sur ce que sont les autres et leur culture, et favoriser la connaissance et les échanges, la coopération à des tâches communes. Cela se prolonge dans la vie quotidienne (loisirs, intérêts, sexualité), puis professionnelle.
L'interculturel ce sont des échanges et des partages auxquels il faut être initié des l'enfance et au cours de la formation. Après, ce sont des offres mises à disposition dans une *politique sociale et culturelle* (rencontres, voyages, visites, spectacles) ou spontanément crées.

LE CAS DE L'ORGANISATION

L'organisation, et particulièrement l'entreprise, est à la fois:

> une unité de principe qui se définit par un intitulé, sigle, marque et une production dans un secteur donné, qui essaie de devenir un «nous», solidarité et coopération pour des objectifs communs. Une homogénéité prétendue, une symbolique qui veut s'inscrire dans la réalité.

En même temps elle recouvre des découpage de l'espace et du temps, des fonctions, des affectations, des hiérarchies, des objectifs individuels, qui différencient (salaires, anciennetés, spécialités, postes ...), suscitant des rivalités, des griefs et des conflits, exprimés ou retenus.

> une culture d'entreprise mise en discours, fondée sur une histoire, des représentations, des valeurs, un imaginaire (scénarios), un langage, plus ou moins chahutés par l'environnement politico-économique et les dissensions internes ou externes.

De tout cela, malgré l'épreuve constante de la réalité psychique, sociale et matérielle, naissent des connaissances et reconnaissances mutuelles verticales, transversales et horizontales, et se forge une identité collective qui participe à l'identité professionnelle intégrée à l'identité personnelle.
Mais l'organisation tout en fournissant de l'unité-identité, est travaillée de différences qui animent cette unité ou la déstabilisent. Les conflits et dissensions risquent de provoquer de la clôture, de l'intolérance, les différences de la rigidité qui font leur lit sur les différences, dont celles qui font cohabiter des cultures jugées incompatibles.

L'organisation est, en principe, préservée des crises par la loi (intégration, non discrimination, quota), dont l'existence dit bien que la difficulté de maintenir le partage spontané.
Pour qu'une reconnaissance réciproque puisse s'installer, il faut que soient favorisés des contacts personnels: des temps, des lieux, des dispositifs prévus

> pour la parole, les échanges, les rencontres.
> pour la connaissance (exposés, documentation...)
> pour les activités (loisirs) (Comités d'Entrreprise.)
> que des moments et des lieux soient libérés pour l'entrée dans l'entreprise, l'accueil, la présentation de soi, l'instauration de débats sur des problèmes internes ou d'actualité. La communication n'est pas seulement une information mais est un échange et une réciprocité.

L'entreprise et le travail, peuvent être des lieux de médiation pour le différent culturel, si on pense cette différence et apprend à la comprendre comme nouveauté, créativité, originalité, occasion d'apprentissage.
Faire ensemble et savoir faire ne sont pas les seuls paramètres, parler avec l'autre, l'écouter, apprendre de lui, c'est aussi le moyen de tisser du lien, de faire une unité vivante.

LA PAROLE DU PARADOXE

Le problème brûlant est celui de l'immigration, d'un afflux d'étranger en demande d'accueil auxquels on ne trouve de réponse que de restriction, de fermeture et de rejet. Des «envahis» se défendent se défendent contre des «envahisseurs»!
L'interculturel devient une question de chiffre et on repart dans le cercle vicieux ou, au choix, dans un paradoxe dont la seule force serait de figer.
Dans les moments de crise, et particulièrement de crise économique, quand se profile ou se manifeste la pénurie des objets qui assouvissent les besoins, les différences d'origine deviennent les critères de rejet parfois meurtrier. Le repli sur la tribu est la première défense, un réflexe de survie. Fermer les frontières, rester entre soi. La paranoïa est un mécanisme de défense. Quand les siens et les biens sont assurés, on va s'intéresser aux autres, objets de curiosité, de prédation, puis peut-être des semblables.
L'interculturel est un problème complexe qui prend des significations tout à fait différentes suivant la place d'où on le parle et les objectifs que l'on s'assigne.
Le partage est un long apprentissage, qui se défait à la moindre alerte. La culture qui représente les différences semblerait être ce qui peut se partager le mieux quand elle peut se réduire à des biens de consommation mais, en tant qu'elle façonne les êtres, elle peut vite redevenir un stigmate.
L'entreprise est directement affectée par cette complexité, d'autant plus qu'elle met côte à côte dans des relations humaines ceux qui ne parlent pas la même langue maternelle. Mais l'entreprise offre un objet commun: le travail qui peut offrir un miroir dans lequel se reconnaître semblables. Encore faut-il qu'elle donne aussi d'autres occasions de se parler, qu'il soit lui-même et les relations qu'il entraîne objet de parole.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

Barus-Michel J. (2009) *Désir, passion, érotisme*. Toulouse, Erès

Bourdieu P. (1979) *La Distinction: critique sociale du jugement*. Paris, éd. de Minuit

Camilleri C. (1993) *Rencontre des cultures et avatars identitaires*, Projet Castoriadis C. (1996) Les carrefours du labyrinthe. T. I à IV, Paris, Le Seuil.

Freud S. (1919) *L'inquiétante étrangeté*. Paris Gallimard, 1985

Freud S. (1929) *Malaise dans la civilisation*. Paris, PUF, 1979

Lahire B. (2004) *La culture des individus. Dissonance culturelles et distinction de soi*. Parus, La découverte

Lévi-Strauss Cl. (1955) *Tristes tropiques*. Paris, Plon

Levinas E. (1961) *Totalité et infini, essai sur l'extériorité*. La Haye, M. Nijhoff

Montesquieu (1721) *Lettres persanes*. Paris

Ricœur P. (1990) *Soi-même comme un autre*. Paris, le Seuil

Déclaration universelle des droits de l'homme. (1948)

Les Intouchables film de Toledano E. et Nakacke O. (2011)

Musée haut, musée bas, film de Ribes J.-M. (2007)